

Joseph Rosati, C.M. (1789-1843)

Évêque¹ et pionnier américain

par John Rybolt, C.M.

Province USA-Midwest

“En conséquence, le jour même consacré à la commémoration de l’Incarnation du Seigneur [25 mars 1823] dans l’église de l’Ascension à Donaldsonville, au milieu d’un grand concours de peuple, étant présents les pasteurs et les membres du clergé dont les noms suivent... j’ai été oint et consacré par le Très Rév. Louis William DuBourg”².

C’est dans ces termes familiers que Joseph Rosati décrivait comment il devint le premier évêque vincentien des États-Unis, et le premier Italien consacré évêque dans le Nouveau Monde. Mais qui était donc ce confrère promu à l’épiscopat loin de sa patrie ? Et quelle fut donc son histoire ?

Né à Sora, alors une petite ville du royaume de Naples, le 12 janvier 1789, il fut baptisé le lendemain même avec les noms harmonieux de Pietro Luigi Giuseppe Raffaele. La Révolution et les idées

¹ NOTE : L’auteur a puisé dans diverses sources pour rédiger cette notice sur Joseph Rosati. En plus de la correspondance de l’évêque et de notes biographiques variées, dont on peut trouver des copies dans les Archives du Mémorial DeAndreis-Rosati (DRMA) de l’Université DePaul, à Chicago, Illinois, les ouvrages les plus significatifs à consulter sont les suivants : de FREDERICK JOHN EASTERLY, C.M., *The Life of Rt. Rev. Joseph Rosati, C.M.* (Washington, 1942), qui est le travail de base ; de ROSSANA ANNA MARIA CAVACECE, *Il sorano Giuseppe Rosati e il cammino della Chiesa cattolica negli Stati Uniti d’America* (Naples, 1999), pour quelques détails de son enfance ; de GIUSEPPE GUERRA, C.M. - MARIO GUERRA, *Storia dei Missionari Vincenziani nell’Italia Meridionale* (Rome, 2003), et d’EDWARD R. UDOVIC, C.M., *Jean-Baptiste Étienne and the Vincentian Revival* ([Chicago], 2001), pour des détails sur les conflits Franco-Italiens des années 1840 ; de WILLIAM BARNABY FAHERTY, S.J., “In the Footsteps of Bishop Joseph Rosati. A Review Essay”, *Italian Americana* 1:2 (1975), 280-292 ; d’ANNABELLE M. MELVILLE, *Louis William DuBourg*, 2 vols. (Chicago, 1986).

² (CHARLES L. SOUVAY, C.M.,) “Documents from our Archives, Diary of Bishop Rosati”, *St. Louis Catholic Historical Review* 3:4 (October 1921) 320-321.

révolutionnaires étaient alors à l'ordre du jour dans ces dernières années du 18^{ème} siècle, mais c'est plutôt vers l'Église que le jeune Giuseppe choisit de tourner ses regards et ses pensées. À l'âge étonnant de 12 ans il reçut la tonsure, et se lança dans les études philosophiques. Sa participation providentielle à une mission prêchée à Sora par un Vincentien lui inspira l'idée de se présenter comme candidat à la Congrégation de la Mission. Il commença donc son noviciat à Rome le 23 juin 1807, et prononça ses vœux à peine neuf mois plus tard, le 1^{er} avril 1808. Avec ses camarades de noviciat il avait obtenu une dispense spéciale du Pape à cause de l'occupation de Rome par les troupes françaises, et de la difficulté conséquente de continuer ses études dans la Ville Éternelle.

Après un voyage à Sora, pour rendre visite à son père dont la santé était déficiente, Giuseppe Rosati, C.M., retourna à Rome en novembre pour y entamer ses études de théologie dans la maison déjà vieille de Montecitorio. Son professeur de théologie dogmatique devait avoir une influence décisive sur tout le reste de son existence : c'était Felix DeAndreis (1778-1820), qui fut plus tard son supérieur au moment de la fondation de la mission américaine. Vu le jeune âge de Giuseppe lors de son entrée, il termina très tôt ses études théologiques et fut ordonné prêtre dans la chapelle de Montecitorio, le 10 février 1811, à l'âge de 22 ans, une fois de plus avec dispense papale.

C'est alors que sa vie de missionnaire commença pour de bon, en dépit de la présence de troupes d'occupation. Par exemple, dans son journal méticuleux, il note ce qui suit pour le 23 avril de l'année suivante : "Le 23, nous avons quitté Ponticelli pour rejoindre Poggio Mojano. Juste avant d'arriver, je suis tombé dans un précipice avec mon cheval mais, grâce à Dieu, je ne fus pas blessé. Le 24, c'est la Mission qui commence. C'est moi qui donnais les sermons, puis les fervorino [admonition]"³. Trois semaines plus tard il tombe de la même façon de son cheval. Sa robuste constitution et sa santé devaient lui être bien utiles dans les déserts de l'Amérique cinq ans plus tard.

Pendant les trois années qui suivirent, il s'occupa de prêcher à Naples, puis dans d'autres missions de la campagne, tâche dans laquelle il accompagna souvent son ancien professeur, DeAndreis. Ce sont leurs fréquents contacts qui expliquent une lettre reçue par Giuseppe, qui prêchait alors une mission à La Scarpa, c'était à la mi-septembre. Dans cette missive, DeAndreis "me parla de la mission de Louisiane en Amérique du Nord, ajoutant que, connaissant mes goûts et mes dispositions, il avait glissé mon nom dans la liste des candidats, mais que je pouvais encore y échapper si je le voulais, et qu'il suffirait que je lui réponde par oui ou par non"⁴. Dans sa générosité,

³ "Memoria", entrée pour le 23 avril 1812.

⁴ "Mémoria", entrée pour le 5 septembre 1815

le jeune missionnaire — il avait 26 ans — demanda conseil, pria, et répondit par un simple oui, à condition que ses supérieurs soient d'accord.

Felix DeAndreis lui avait certainement dit que Louis William Dubourg, un Sulpicien récemment nommé Evêque de la Louisiane, et en ce moment à Rome, refusait d'être ordonné si on ne lui garantissait pas l'aide de quelques prêtres pour son vaste diocèse, grand comme toute l'Europe de l'Ouest. La Providence Divine avait voulu que Dubourg, qui logeait à Montecitorio, ait été captivé par le style des prédications et par la réputation de DeAndreis. Bien sûr, la Province romaine ne se réjouissait guère de perdre un de ses meilleurs confrères au bénéfice d'une nouvelle mission, à l'autre bout du monde, mais l'« évêque élu » gagna leur soutien, non sans un bon coup de pouce des autorités vaticanes, Pie VII y compris.

Rosati fit donc ses bagages et ses adieux et, avec plusieurs autres candidats, s'embarqua à Rome pour Gênes. Puis ils gagnèrent la France où ils passèrent plusieurs semaines à Bordeaux en ultimes préparations pour la traversée de l'Atlantique. DeAndreis et les autres laissèrent Rome deux mois plus tard, par la route. Quant au groupe des "pionniers" vincentiens, il dit adieu à Bordeaux le 13 juin 1816, survécut à un cyclone et aux dangers du calme plat, et finalement débarqua à Baltimore le 26 juillet. De là, ils gagnèrent Pittsburgh, tantôt en diligence, tantôt à pieds, puis descendirent l'Ohio jusqu'à Louisville et Bardstown, où il était prévu qu'ils passeraient près de deux ans à se préparer pastoralement. Pendant tout ce temps, Joseph (dès son arrivée en Amérique, il utilisa régulièrement cette forme de son nom), fit l'expérience improvisée du ministère au service des immigrants et des Indiens du pays. DeAndreis le décrit faisant de rapides progrès en Anglais.

Le supérieur était déjà dans le Missouri : ce fut donc Rosati qui eut la responsabilité d'emmener le reste des confrères et des séminaristes, par bateau, sur l'Ohio jusqu'au Mississippi. C'est ainsi que, le 27 septembre 1818, il pénétra pour la première fois dans son futur diocèse. Il rejoignit, le 2 octobre, le campement alors dit des Barrens, qui prendra plus tard le nom de Perryville, pour y poursuivre la construction du Séminaire Ste Mary, la maison-mère de la Congrégation en Amérique du Nord. Les hivers y étaient durs pour les membres italiens de la communauté, aussi durs que l'était la privation de leur nourriture et de leur boisson traditionnelles, mais ils réussirent peu à peu à s'habituer à la vie sur les confins de la civilisation.

Ce qui a survécu de sa correspondance pour cette période nous permet de nous faire une idée détaillée de sa vie besogneuse : enseignement, constructions, prédication, ministère auprès des paroissiens et célébration des sacrements. La plus lourde crise de sa jeune vie fut la mort de son supérieur, Felix DeAndreis. Il n'avait revu son

ami qu'occasionnellement au cours de leurs années dans le Missouri, et il était absent quand celui-ci mourut à St. Louis, le 15 octobre 1820. On ne peut qu'imaginer son émotion lorsqu'il reçut ses restes aux Barrens quelques jours plus tard. Il écrivait à son frère Nicola : "Tu ne peux pas t'imaginer combien cet événement affreux nous affligea tous. Ce n'était pas tellement pour lui, puisque c'était un saint, qui vécut et mourut comme un saint. La durée de sa vie apostolique fut brève, spécialement dans ces terres, mais néanmoins pleine de bénédictions. L'évêque, le diocèse, et notre Congrégation ont perdu un grand soutien"⁵. En disciple fidèle, Rosati recueillit tous les témoignages possibles et rédigea la première biographie de son compagnon, qui fut, par la suite publiée en plusieurs langues.

Avec la perte du P. DeAndreis, Joseph Rosati devint le supérieur de la mission vincentienne américaine, qui faisait toujours partie de la Province romaine. Entre les années 1820 et 1823, il poursuivit sa tâche qui consistait à fonder l'Église et la Congrégation de la Mission à travers le diocèse. Il regrettait amèrement que plusieurs de ses confrères fussent obligés de vivre seuls dans de petites paroisses et espérait que, avec l'arrivée de nouvelles vocations, venues soit du Séminaire Ste Marie soit directement d'Europe, les Vincentiens pourraient de nouveau reprendre leur vie de communauté.

Mgr Dubourg en vint vite à s'appuyer de plus en plus sur "mon cher supérieur" comme il l'appelait à l'occasion, et, comme DeAndreis l'avait prévu, il proposa un jour Joseph Rosati pour l'épiscopat. Il le fit par surprise après la nomination, en 1822, d'un vicaire apostolique pour les territoires du Mississippi et de l'Alabama, poste dont Rosati et l'évêque refusèrent de se charger. L'année suivante, Dubourg le proposa pour être son coadjuteur, tout en lui permettant de rester le supérieur des Vincentiens. C'est également vers cette époque que les autorités, conscientes de la difficulté des communications avec ses supérieurs provinciaux à Rome, lui accordèrent les facultés d'un Visiteur, bien que la Province américaine n'ait pas encore été établie.

Le Saint Siège ayant laissé entendre qu'il ne permettrait pas un second refus, l'« évêque élu » entreprit de faire des plans pour son ordination. Il porta son choix sur l'église de l'Ascension à Donaldsonville, à cause de son emplacement plus abordable à mi-chemin entre les deux centres de population, la Nouvelle Orléans au sud et St Louis au nord.

Une fois terminées les cérémonies, il entreprit de visiter les paroisses et les communautés dans la basse Louisiane, avant de

⁵ Joseph Rosati à Nicola Rosati, des Barrens, le 15(?) octobre 1820 ; l'original se trouve dans les Archives du Procureur Général, Rome. Tapuscrit à DRMA.

retourner à son travail aux Barrens. Puis il y reprit ses classes comme auparavant, mais se rendit rapidement compte que la charge était devenue plus pesante. Pour partager le fardeau, il commença à s'appuyer sur deux confrères futurs évêques, Leo Raymond de Nekere et John Mary Odin. La croissance de la population dans les nouveaux territoires était explosive, et Mgr Dubourg comme Mgr Rosati jugèrent impossible de satisfaire, en dépit de leurs meilleurs efforts, le besoin et les demandes de prêtres et de religieux supplémentaires.

Un autre souci était la partition du diocèse. Les distances étaient énormes et il était presque impossible de voyager à certaines saisons, bien que la plupart des nouvelles implantations fussent soit sur le Mississippi ou un de ses affluents, soit tout près. Le coadjuteur devait voyager souvent, plus encore durant les absences de Dubourg. À la grande surprise de Rosati, l'évêque profita d'une visite à Rome pour donner sa démission, ce qui fit que Rosati devint l'Ordinaire. Par-dessus le marché, le Pape Grégoire XVI décréta la partition du diocèse, le 14 juillet 1826. Une autre surprise attendait Rosati, il découvrit qu'il deviendrait finalement évêque de la Nouvelle Orléans au lieu de l'êtré de St Louis. Mais il n'était pas d'accord et proposa plusieurs raisons pour retourner cet arrangement, chose que le Saint Siège accepta bientôt : une des raisons invoquées, et pas la moindre, était que cela provoquerait, pour lui, une séparation physique d'avec la Congrégation de la Mission. Si bien que, par un bref pontifical du 20 mars 1827, il était nommé premier évêque de St Louis, Missouri.

L'augmentation de la population dans les nombreux états et territoires qui constituaient son diocèse provoqua des demandes urgentes dans deux domaines faisant partie des ressources traditionnelles : des hommes et de l'argent. L'unique Séminaire pour les deux nouveaux diocèses, la Nouvelle Orléans et St Louis, était celui de Sainte Marie des Barrens. Pour pouvoir le faire fonctionner, Rosati avait cherché de l'aide du côté de l'Italie. Un confrère malchanceux, Angelo Boccardo, arriva un jour dans le port de la Nouvelle Orléans avec un sac plein d'argent et de documents venant d'Italie, mais il le laissa tomber accidentellement dans les eaux bouillonnantes. Boccardo fut si désolé de ce qui lui était arrivé qu'il retourna aussitôt en Italie, tandis que le pauvre évêque terriblement désappointé continuait à chercher des fonds. Entre autres solutions, on demanda aux séminaristes des Barrens soit d'enseigner dans les classes inférieures, ce qu'on nomme de nos jours les cours de l'école secondaire, soit d'aider à d'autres corvées. Une grosse besogne fut la construction de l'église paroissiale de l'Assomption. On la bâtit sur le modèle de la chapelle de la maison de Montecitorio, certainement à la grande satisfaction de l'évêque, puisque c'est là qu'il avait été ordonné prêtre : c'était un plan utilisé par d'autres constructeurs, par exemple pour les chapelles des maisons espagnoles de Barcelone et de Palma de Majorque. L'énergique jeune évêque dû aussi se charger de la construction

d'une vraie cathédrale pour sa ville de résidence. Cette nouvelle cathédrale, achevée en 1834, remplaçait un hangar branlant en bois — lui-même le décrivait comme “une sorte de grenier à foin”⁶ — qui avait été utilisé par Dubourg et son vicaire-général, DeAndreis. Ces deux bâtisses de Rosati existent encore aujourd'hui comme monuments à son leadership.

Il invita les Jésuites à se charger de nouveaux ministères dans son diocèse, et prit la responsabilité de leur passage aux populations américaines autochtones encore plus à l'Ouest. Il invita les Sœurs de la Charité de Ste Elizabeth Ann Seton à jeter les bases d'un hôpital à St Louis. Ce fut le premier hôpital catholique dans l'Ouest : il ouvrit en 1828. Des Sœurs de St Joseph vinrent de France pour commencer à travailler avec les sourds : elles arrivèrent en 1837. Il continua à soutenir l'œuvre des Sœurs de Loretto, qu'il avait connues aux Barrens. Il s'appuya sur la charité des Catholiques locaux pour obtenir du terrain afin d'y bâtir les nouvelles paroisses qu'il fondait, et lança de nombreux appels aux organisations charitables européennes pour soutenir ses entreprises.

En dépit de son attachement à la Congrégation, son absence forcée provoqua un malaise parmi les confrères, comme le révèlent certaines lettres qu'ils écrivirent à leurs supérieurs provinciaux résidant en Italie. Finalement, John Baptist Tornatore, plus âgé que Rosati de six ans, arriva pour prendre en charge le supérieurat de l'unique maison de la mission américaine. Cette évolution libéra l'évêque qui put alors, en fin de compte, se consacrer pleinement à son diocèse et à l'Église américaine bien plus étendue. Un de ses soucis fut de suggérer le nom de candidats à l'épiscopat pour les nouveaux diocèses, une responsabilité qu'il prit très au sérieux. Au cours de sa carrière, il fut effectivement le principal consécrateur de six d'entre eux, y compris son confrère, le malchanceux de Neckere, qui, déjà affaibli par la tuberculose, devait mourir de la fièvre jaune après seulement trois années de ministère comme évêque de la Nouvelle Orléans.

Joseph Rosati prit aussi part aux quatre premiers Conciles Provinciaux de l'Église en Amérique. Ces prédécesseurs des réunions de l'actuelle Conférence Nationale des Evêques Catholiques débutèrent en octobre 1829. L'évêque profita du premier Concile pour aller visiter, sur son chemin, Mgr Joseph Flaget, qui avait accueilli DeAndreis et lui-même avec le groupe de séminaristes à Bardstown 13 années plus tôt. Etant donné le don des langues dont il jouissait, les autres Pères du Concile le déléguèrent pour écrire la lettre officielle en Latin à Pie VIII. Cette lettre significative résume le fruit des activités de tous les évêques nord-Américains, y compris Rosati. “Six Séminaires ecclésiastiques, l'espoir de nos Églises, ont déjà été fondés, et sont

⁶ EASTERLY, *Life*, p. 128.

dirigés dans la sainte discipline par des prêtres pieux et instruits ; neuf collèges sous contrôle ecclésiastique, la gloire du nom de Catholique, ont été érigés dans différent États où l'on forme les garçons et les jeunes gens à la piété, aux arts et aux branches les plus élevées de la science ; trois d'entre eux ont été admis au rang d'universités par la législature ; 33 monastères et couvents de religieuses... des maisons de religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs et de la Société de Jésus, de prêtres séculiers de la Congrégation de la Mission, et de St Sulpice, qui servent de centres, d'où les prêtres sont envoyés aux missions..."⁷.

Un deuxième Concile Provincial eut lieu, de la même manière, à Baltimore, premier siège épiscopal américain, en 1833, où les Pères chargèrent Mgr Rosati et Mgr Fenwick de Boston de préparer une édition complète du *Rituale* à l'usage des États-Unis. Cet ouvrage vit plusieurs éditions, ce qui démontre bien l'attention que portait Rosati aux simples détails.

En 1835, l'Assemblée Générale de la Congrégation, réunie à Paris, décida d'ériger la Province d'Amérique, la première de ce genre en dehors de l'Europe dans l'histoire de la Communauté. John Mary Odin était présent à cette Assemblée en tant que représentant des Américains et discuta avec le Supérieur Général nouvellement élu, Jean-Baptiste Nozo, de la situation de Sainte Marie des Barrens, le *berceau* américain. Prenant prétexte de ce que c'était simultanément un collège séculier et un Séminaire théologique, le conseil de Nozo décréta la suppression du collège. Comme il n'avait pas été consulté à l'avance, Rosati fut surpris mais non battu. Il écrivit à John Timon, le provincial américain nouvellement nommé : "Je ne manquerai pas de faire mes observations au Supérieur Général sur ces décisions, puis les communiquerai à la Sacrée Congrégation de la Propagande et à notre Saint Père le Pape lui-même ; et plutôt que d'entrer en guerre contre ceux qui auraient dû être mes premiers aides pour des combats plus en accord avec la loi, je vais demander au Saint Père de bien vouloir accepter ma démission et de m'accorder la grâce de passer le reste de ma vie en retraite à me préparer à la mort"⁸. (L'évêque, il ne faudrait pas l'oublier, n'avait alors que 46 ans.) Il fit comme il avait décidé, et à la fin Nozo accepta de faire machine arrière sur la suppression de cet apostolat important.

Ce collège pour jeunes gens aux Barrens fut doublé par un autre pour jeunes filles, sous la direction des Religieuses du Sacré Cœur. Sous le leadership de Philippine Duchesne, qui devait être canonisée par le Pape Jean Paul II en 1988, l'école débuta avec des orphelines et grandit peu à peu en importance. Les Jésuites avaient déjà leur col-

⁷ *Ibid.*, pp. 119-120.

⁸ *Ibid.*, p. 142.

lège dans la ville épiscopale. L'évêque invita les Sœurs de la Visitation à venir de Baltimore dans son diocèse, ce qu'elles firent en 1833, en vue de fournir une éducation pour les filles. Poursuivant dans la même veine, il devait encourager le fondateur des Frères de St François Xavier (les Frères Xavériens) dans leur ministère. Il devait envoyer les Frères dans le diocèse après le départ de l'évêque. Rosati encouragea de la même façon les Frères Viatoriens à venir dans son diocèse. Ils ne le firent, toutefois, qu'en 1842. De cette manière et de bien d'autres, cet évêque frontalier encouragea l'éducation catholique et laissa derrière lui un système éducatif dépassé uniquement par celui de Baltimore.

Lorsque Rosati partit pour le Quatrième Concile Provincial de Baltimore, fixé pour 1840, il était loin de se douter qu'il quittait son diocèse pour la dernière fois. Avant son départ, il tint un synode diocésain, le premier pour St Louis, qui devait aider à régler la discipline ecclésiastique dans son vaste territoire. Parmi les soucis reflétés dans les décrets, il y avait ceux qui gouvernaient la liturgie. Il dirigea alors son attention vers le Concile Provincial et vers un voyage d'affaires en Europe. Il avait le projet, au cours de ce premier retour en Europe depuis qu'il l'avait quittée en 1816, de recruter des hommes et de ramasser de l'argent, ainsi que de régler d'autres affaires administratives impliquant le Saint-Siège.

Il profita pour la première fois de l'hospitalité de la nouvelle Maison-Mère à Paris, juste à temps pour la fête de St Vincent, le 19 juillet. Il discuta avec le Supérieur Général, Jean-Baptiste Nozo, d'une union possible des Sœurs de la Charité avec les Filles de la Charité ; la chose devait se réaliser dix ans plus tard. Rosati ne se rendait pas compte que, dans quelques années, il reviendrait pour négocier avec le même Nozo un problème plus délicat, la démission de celui-ci comme Supérieur Général.

Les déplacements de l'évêque l'amènèrent à Lyon, où il lança des appels financiers, et finalement en Italie où il était né. Il fut reçu par le Pape avec une chaleur inhabituelle. "Dès qu'il [le Pape] me vit, il se leva et vint vers moi et, sans même me laisser le temps de faire la triple génuflexion usuelle, il m'embrassa et me tint longuement dans ses bras ; puis il s'adressa à moi dans les termes les plus affectueux"⁹. Plus tard, Joseph alla visiter ce qui lui restait de famille à Sora, en particulier son frère Nicola, qui, comme son frère distingué, maintenait leur extensive correspondance. Avec une humilité caractéristique, Giuseppe terminait ainsi la description de cette réception familiale au village : "Dans la soirée, la rue où se trouve ma maison fut

⁹ *Ibid.*, p. 162.

illuminée, on donna des coups de canon, des musiciens jouèrent, etc. Tout ça pour un pauvre évêque américain”¹⁰.

Une autre mission se présenta alors pour cet évêque américain, maintenant âgé de 51 ans et apparemment encore en pleine forme. Le Saint-Siège avait négocié pendant des années avec le gouvernement de Haïti pour rétablir la hiérarchie dans ce pays. Un évêque américain, John England, avait négocié pour le Saint-Siège avec le président d’une république qui s’étendait à la fois sur Saint-Domingue et Haïti, mais en 1836 cela n’avait abouti à rien. Le Président Boyer demandait de nouvelles discussions, et Grégoire XVI nomma Rosati Délégué Apostolique pour cette tâche¹¹. Il partit donc en 1841 et se rendit à Philadelphie pour ordonner à l’épiscopat son coadjuteur et éventuel successeur, Peter Richard Kenrick. Arrivé à Port-au-Prince quelques semaines plus tard, il se mit immédiatement et rapidement au travail. Trois réunions principales furent tenues en vue d’arranger un concordat, qui fut signé le 17 février 1842. Les détails de ce document diffèrent beaucoup de la façon de faire moderne en matière de gouvernement ecclésiastique, mais le Délégué Apostolique pensa qu’il obtenait le meilleur arrangement possible face aux conditions désastreuses de l’Église Haïtienne. Haïti ayant manqué, pendant des décennies, d’une organisation efficace de l’Église, le gouvernement civil avait comblé le vide et était naturellement récalcitrant quand il s’agissait de rétrocéder un pouvoir quelconque à l’Église.

Rosati retourna à Rome en avril de cette année, concordat en mains, mais le document en question devait susciter de telles discussions que le Saint-Siège décida de l’envoyer de nouveau pour prolonger les négociations. De toute façon, Jean-Paul Boyer fut renversé dès le début de 1843, ce qui mettait fin aux efforts de l’évêque. Le concordat de Rosati, basé sur celui de Mgr England, ne serait ratifié qu’en 1860.

Et comme si l’évêque n’avait pas assez de soucis, la Congrégation de la Mission et le Saint-Siège firent appel à son expertise durant ces derniers mois de sa vie pour résoudre les graves problèmes auxquels les Vincentiens étaient confrontés. La question fondamentale provenait de ce que les confrères italiens avaient la sensation que les Français dominaient le gouvernement de la Congrégation à travers un

¹⁰ *Ibid.*, p. 163.

¹¹ Ce n’était pas la première fois qu’on lui demandait quelque chose de ce genre. En 1829-1830, du fait des persécutions à Mexico, aucun évêque ne pouvait plus ordonner de prêtres. Le Saint-Siège demanda à Rosati, l’évêque résidant le plus proche, de venir à l’aide. En dépit de longues préparations, cette mission n’aboutit à rien. Toutefois, il consacra les saintes huiles pour Mexico pendant la Semaine Sainte de 1829, au cours d’une célébration pontificale à la Nouvelle Orléans.

grand nombre de petites provinces soit françaises soit dirigées par des Français, le tout avec un siège du gouvernement à Paris. Plusieurs Italiens avaient suggéré que la domination française pourrait être tenue en échec tant par un déménagement vers Rome du centre de la Congrégation que par un effort pour rendre les Assemblées Générales et le Conseil Général plus représentatifs internationalement. L'occasion pour ouvrir cette discussion, qui ressurgissait périodiquement depuis le milieu du siècle précédent, fut l'absence que s'était permise Jean-Baptiste Nozo, une absence dont le résultat avait été une situation irrégulière pour la Congrégation. Le Saint-Siège demanda à Rosati d'intervenir auprès de Nozo. Tous deux se rencontrèrent à Rome en présence d'un cardinal de façon à rechercher une solution.

Le Saint-Siège délégua donc Rosati pour présider une réunion entre Vincentiens français et italiens pour essayer de négocier un remède aux problèmes les plus urgents. Une solution fut trouvée, qui généralement favorisait les positions françaises, et qui fut approuvée par une commission de cardinaux. Peu après, l'évêque se prépara à quitter l'Europe pour retourner à Haïti, en prévoyant un arrêt à Baltimore pour un autre Concile Provincial. Il réussit à aller jusqu'à Paris au début d'avril 1843, mais là sa santé se gâta. On ne sut pas trop de quoi il souffrait, mais cela pouvait être une tuberculose. Après un moment de repos, il repartit pour l'Italie où il espérait retrouver la santé, mais le voyage le fatigua sérieusement. Il mourut à Rome, le 25 septembre 1843, après une vie bien pleine et épuisante. Il n'avait que 54 ans.

Étant donné que le Pape avait honoré Rosati en le nommant Assistant au Trône Pontifical, ses obsèques furent célébrées avec une grande solennité. Il fut enseveli à Montecitorio, où il resta jusqu'au moment où les confrères romains déménagèrent pour aller au Collegio Leoniano. C'est de là que, en 1954, ses restes furent ramenés à la cathédrale qu'il avait construite à St Louis.

Voilà toute l'histoire ! Mais quel genre d'homme était-ce donc, ce confrère Italo-Américain ? Dans un document écrit en 1975, un historien Jésuite a parfaitement résumé sa personnalité et ses dons. Rosati possédait toutes les caractéristiques qu'un évêque missionnaire devrait posséder : habileté pour l'organisation, zèle, ordre, discipline, dévouement, et "il avait du sang dans les veines". Il adorait son travail et ses compagnons de labeur. Il sut organiser son diocèse. Il redonna du nerf aux missionnaires fatigués et ébranlés, tout prêts, sans cela, à retourner en Europe. Il savait enfin apprécier le travail bien fait¹².

¹² FAHERTY, "Footsteps", p. 290.

Une appréciation plus récente nous vient du Pape Jean-Paul II, au cours d'une homélie prononcée à St Louis, le 27 janvier 1999. "Par fidélité à l'ordre du Christ de partir évangéliser, le tout premier pasteur de cette Église locale, Monseigneur Joseph Rosati, qui venait de la ville de Sora, aux portes de Rome, inaugura dès les débuts un type éminent d'activité missionnaire. Au point que, de nos jours, on peut compter, dans la région où il travailla, 46 diocèses différents qui sont redevables à Monseigneur Rosati d'être ce qu'ils sont"¹³.

(Traduction : FRANÇOIS BRILLET, C.M.)

¹³ Voir www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/travels/. JEAN PAUL II, *Homélie* (Trans World Dome, le 27 janvier 1999).